



HAL
open science

Cataphore / anaphore : complémentarité référentielle, sémantique et syntaxique

Marek Kęsik

► **To cite this version:**

Marek Kęsik. Cataphore / anaphore : complémentarité référentielle, sémantique et syntaxique. René Daval; Pierre Frath; Emilia Hilgert; Silvia Palma. Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber, 4, Éditions et presses universitaires de Reims, pp.567-578, 2014, Res per nomen, 9782915271805. hal-01864278

HAL Id: hal-01864278

<https://hal.univ-reims.fr/hal-01864278v1>

Submitted on 10 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Cataphore / anaphore : complémentarité référentielle, sémantique et syntaxique

Marek Keşik

Institut de Philologie Romane

Université Marie Curie-Sklodowska, Lublin, Pologne

marek.kesik@gmail.com

Introduction

Contrairement à la notion d'*anaphore*, connue et utilisée depuis le II^e siècle de notre ère, la notion de *cataphore* est relativement récente (cf. la première mention dans Bühler, 1934 : 121-122). Pendant assez longtemps, la notion (et la relation) de cataphore était considérée comme symétrique de celle d'anaphore : c'est ce que j'appelle *hypothèse du vecteur inversé*. Dans mes recherches, j'ai montré que celle-ci, bien que manifestement vraie, était peu féconde, par opposition à l'*hypothèse de la complémentarité sur divers plans* que j'ai formulée et expliquée dans mon livre sur la cataphore de 1989.

Mes recherches sur la cataphore, mais aussi celles sur l'anaphore associative et d'autres phénomènes référentiels (y compris les analyses en cours) doivent beaucoup aux travaux de Georges Kleiber sur la référence et à mes discussions (et polémiques) avec lui. Mon intervention s'articulera donc en trois parties : d'abord un bref rappel de la problématique de la cataphore, ensuite la présentation de « l'impact » des études de Georges Kleiber sur ma recherche dans ce domaine, et enfin nos échanges et coopérations (les) plus récents.

Hypothèse du vecteur inversé et hypothèse de la complémentarité

L'hypothèse du *vecteur inversé* était adoptée par plusieurs linguistes importants dans les années 1970 et 1980 (Maillard, 1974, 1985, 1987, Halliday et Hasan, 1976, Fraser et Joly 1979-1980, etc.). Selon Maillard, l'anaphore et la cataphore font partie de la *diaphore* ; Halliday et Hasan les considèrent comme deux faces opposées de l'*endopore* ; Fraser et Joly ont repris cette analyse et l'ont accompagnée des « tensions » guillaumiennes : ainsi l'anaphore est

devenue un *avant* au sein de l'endophrase, et la cataphore – un *après*. L'hypothèse du vecteur inversé était adoptée implicitement même par ceux qui n'utilisaient pas le terme de *cataphore* (cf. l'*Anaphore anticipante* de Lyons, 1980, et surtout l'*anticipation* de Bally, 1950 : 171, 220-221, opposée à la *reprise*). Le succès de cette analyse s'explique facilement par l'existence d'exemples symétriques, tel que *Pierre me sourit toujours quand il vient* (anaphore) et *Quand il vient, Pierre me sourit toujours* (cataphore). Une telle *réversibilité* est néanmoins très limitée, restreinte au cadre de la phrase (complexe). En dehors de la phrase, divers facteurs interviennent (linéarité du langage et du texte, progression thématique, actes de langage, stylistique etc.), qui bloquent le passage de l'anaphore à la cataphore et *vice versa*.

Cette « rentabilité » très faible de la théorie du vecteur inversé a orienté ma recherche vers la description de la relation cataphore / anaphore en termes de *complémentarité*. Mon intuition était confirmée par l'analyse d'un grand nombre d'exemples de cataphore authentiques, attestés dans des textes surtout narratifs. Cette complémentarité s'observe sur trois plans ou niveaux :

- le plan référentiel (ontologique) : les référents typiques des expressions anaphoriques sont des personnes humaines et autres entités du I^{er} ordre de Lyons (1980) (d'où la fréquence très élevée des pronoms personnels *il, elle*, etc.) ; les référents typiques des expressions cataphoriques sont des entités du II^e et III^e ordres de Lyons (états de choses, situations, propositions), d'où la fréquence très élevée des pronoms neutres, de type *ceci, le* neutre ;
- le plan (pragma)sémantique et informationnel : la corrélation étroite de la cataphore et de la sphère du *moi* (*ceci* : « ce que je vais dire / ce dont je vais parler ») ; rejet de l'hypothèse de Jespersen sur la symétrie de *suivre* et *précéder* (cf., par exemple, *comme suit* / **comme précède*) ; la compatibilité de la cataphore avec les performatifs, incompatibles avec l'anaphore, cf. *Je définirai x de la manière suivante* : « x, c'est y ») ; la complémentarité au niveau des connaissances partagées (cataphore et « nouveau » *vs* anaphore et « donné », le caractère « égocentrique » des

- expressions cataphoriques vs caractère « social » des expressions anaphoriques) ;
- le plan (morpho) syntaxique : les corrélations entre la cataphore, le temps grammatical et la modalité (*cf. Je vais / dois te dire ceci : P ; Il faut que je te le dise : P*) ; le « filtrage » des descriptions définies et démonstratives anaphoriques par les verbes impersonnels « séquentiels » (sauf conditions contextuelles spéciales) vs accueil très favorable des descriptions définies et démonstratives cataphoriques, *cf. Il vous arrivera la mésaventure suivante : P / cette mésaventure : P* et (P) **Il m'est arrivé cette mésaventure hier soir, en sortant du bureau.*

Impact des théories de Georges Kleiber sur mon approche de la cataphore

Mes recherches sur la cataphore (*cf. Kęsik, 1989*) s'alimentaient à des sources diverses. Ma première inspiration, je la dois à M. Maillard (1974) et à son article fondamental sur les substituts diaphoriques. Je dois beaucoup aussi aux analyses très fines et approfondies de M. A. K. Halliday et R. Hasan (1976) sur la cohésion en anglais, ainsi qu'aux travaux de B. Combettes (1983 et 1998) sur la structure informationnelle de la phrase et les constructions détachées. Mais l'influence des réflexions et analyses de Georges Kleiber est certainement la plus forte et la plus nette. En voici les aspects les plus importants.

Dans son compte-rendu de mon livre sur la cataphore, Pierre Lerat (1990 : 113) a parlé de « traité référentialiste ». Remarque très juste, parce que la problématique de la *référence* était et est toujours essentielle pour moi. La théorie de Georges Kleiber (1981) sur les descriptions définies et noms propres, inspirée elle-même d'une tradition sémantico-logique bien établie, m'a permis d'écarter le sens de « renvoi » donné couramment à ce terme dans les nombreux travaux de grammaire textuelle *cf.*, par exemple, chez Halliday et Hasan (1976) l'opposition *situational reference / textual reference*, ou leur opposition *immediate referent* (source contextuelle de l'interprétation d'une expression indexicale) / *ultimate referent* (entité extra-

linguistique désignée), ou l'opposition du *référent* (expression diaphorique) et *référé* (source de son interprétation chez Maillard, 1974, quoique le linguiste soit parfaitement conscient de ce qui les sépare du *référent* extralinguistique). Les notions kleibériennes de *référent*, *référer*, *coréférence*, *force référentielle* ou *mode de donation du référent* m'ont largement aidé à opérer les classements et systématisations des relations et expressions cataphoriques, cf., par exemple, ma définition « référentialiste » de la cataphore (Keşik, 1989 : 36-37), ou encore la distinction, d'importance fondamentale, entre les *cataphores cognitives*, avec référent extralinguistique, et *cataphores métalinguistiques*, avec référent linguistique (Keşik, 1989 : 42-46).

Introduite par Georges Kleiber (1986), la dichotomie *transparence vs opacité des symboles indexicaux* a sensiblement facilité mon analyse de la polysémie de l'adjectif *suivant*, que tout le monde considèrerait autrefois comme marque de cataphoricité uniquement. Cet adjectif possède en effet un *sens opaque* (« qui vient après l'entité x, considérée comme repère »), typique pour son usage anaphorique ou déictique de *Viens voir la voiture suivante* ou *Pierre ne viendra pas à Pâques, mais la semaine suivante*, et un *sens semi-transparent* (« qui vient après cette occurrence / dont la description suit cette occurrence »), typique pour son usage cataphorique de *Soit la phrase suivante : P*, ou *Je procède de la manière suivante : P*. Entre les deux, se situe le *sens quasi-symbolique*, qu'on trouve par exemple dans *Nous présenterons cette analyse dans le chapitre suivant* (« le chapitre qui vient après celui qui contient cette occurrence »).

Les réflexions de Georges Kleiber sur la systématisation des désignateurs et les *actes de référence définie et indéfinie* m'ont fortement aidé à décrire le fonctionnement des *cataphores au sens large*, réalisées surtout au moyen des descriptions indéfinies, du type *Je dois te confier un bien triste secret : Pierre a tout perdu* ou *Un fait demeure : Marie n'est pas venue*. Les descriptions indéfinies ne sont pas des expressions indexicales, le recours au contexte postérieur n'est donc pas nécessaire pour leur interprétation (sur le plan sémantique). De telles cataphores sont pourtant assez fréquentes, marquent souvent les articulations des textes narratifs, et posent des problèmes intéressants pour l'analyse linguistique dans d'autres domaines.

Moins fréquentes, mais également très intéressantes, sont les cataphores au sens large sous forme de « désignateurs saturés » (descriptions définies avec compléments restricteurs), de type *La cause de son refus est claire : il n'aime pas le risque* où la continuation par la proposition asyndétique subséquente n'est pas toujours obligatoire (quoique pour une autre raison), mais plutôt souhaitable sur le plan rhétorique.

C'est aux discussions régulières avec Georges Kleiber que je dois le rejet des idées reçues sur le fonctionnement des *pronoms et adverbess interrogatifs*. De même que plusieurs autres chercheurs (cf. Maillard surtout), j'étais prêt à croire à la symétrie des pronoms interrogatifs (cataphoriques) et relatifs (anaphoriques). On peut en effet citer des arguments assez forts en faveur d'une telle hypothèse, à commencer par l'identité presque totale des formes de ces pronoms (seul *dont* fait difficulté). Cette « symétrie » s'inscrit aussi très bien dans le cadre de la théorie du vecteur inversé. Lors d'un de nos entretiens de 1986, Georges Kleiber m'a fait observer que les interrogatifs, à la différence des relatifs, ne sont pas des expressions indexicales, ce qui m'a amené à repenser le problème de leur fonctionnement. J'ai constaté que les interrogatifs « dialogiques » ne peuvent aucunement être traités comme expressions cataphoriques (ni au sens strict, ni au sens large), parce qu'ils n'ont pas de caractère « égocentrique », ne sont pas, pour le « questionneur », des « représentants de l'idée qu'il a dans l'esprit sans l'avoir encore exprimée » (Bally, 1950 : 220). Bien au contraire : en posant une question très simple, de type *Qui est venu ?*, le « questionneur » demande à un autre (le « répondeur ») de combler une lacune dans ses connaissances. La cataphore (au sens large) n'est possible que dans un monologue, où le « questionneur » fonctionne aussi comme « répondeur ». L'interrogatif ne sert pas, dans ce cas, à accomplir un acte d'interrogation, mais à souligner les articulations du texte, à mettre en relief ce que va dire le « questionneur ». *Possible* ne veut pas dire « obligatoire », puisque le « questionneur » peut aussi répondre *Je ne sais pas* à la question qu'il vient de se poser. Les interrogatifs « dialogiques » peuvent, à leur tour, servir la cause de l'*exhaustivité*, ou encore celle de la *saillance*

référentielle, si chère à Georges Kleiber, cf. la triade - *Un N...* - *Quel N ?...* - *Le N*, ou - *Ils...* - *Qui ça, ils ?...* - *Les N* (Kęsik, 1989 : 146).

Un peu plus tard, j'ai pu constater que l'opinion de Georges Kleiber sur le statut sémantique des interrogatifs, si lourde de conséquences pour ma recherche, était indirectement confirmée par Halliday et Hasan (1976 : 309) : « The interrogatives cannot be cohesive, since they contain only a request for specification, not the specification itself. ».

Les recherches de Georges Kleiber sur *la (dé)nomination et l'innommé* (1987) ont beaucoup influencé mon approche du mot *chose* en cataphore. Celui-ci peut très bien fonctionner dans des cataphores au sens strict, de type *Il lui est arrivé la chose suivante : P*, mais aussi (et surtout) dans des cataphores au sens large, comme *Une chose est sûre : Paul ne viendra pas*, ou *Je vais te dire une chose : Jeanne est très malade*. Les exemples de ce type montrent le fonctionnement référentiel spécifique de la cataphore, son orientation vers les entités du II^e et III^e ordres, typiquement innommées. Le fonctionnement du mot *chose* montre aussi l'asymétrie entre la cataphore et l'anaphore : à côté de *Il a dit la chose suivante : P*, on n'a pas (P) *Il a dit *la chose précédente*, même si l'on ajoute des compléments de manière (*avec enthousiasme, très vite*), pour un meilleur équilibre informationnel. *Une chose*, cataphorique au sens large, entraîne une « saturation » pratiquement obligatoire dans le contexte des verbes du *dire* et de la sphère du *moi*, ou encore dans des formules en cours de figement, du type *Une chose est sûre*.

Fait intéressant, *la chose suivante* ou *une chose* ne sont pas accompagnés de connotations spécifiques, contrairement à *la chose* anaphorique.

Coopérations et discussions (plus) récentes

Anaphore associative au sens large

Les recherches de Georges Kleiber sur l'anaphore associative m'ont sensibilisé à cette problématique, qui n'était pas très importante pour moi autrefois. J'ai essayé d'en étudier certains points sous un angle légèrement différent. Il s'agit principalement

des *anaphores associatives au sens large (indéfinies)* et de leur *fonctionnement informationnel*.

D'après Georges Kleiber (2001 : 17-18), l'anaphore associative indéfinie n'est possible que lorsque l'article indéfini singulier prend la valeur d'un numéral opérant sur un ensemble préalablement circonscrit (comme dans la structure *un des N*). Dans les exemples d'anaphore associative méronymique au sens large que j'ai relevés dans des textes authentiques, l'article indéfini ne se confond pas avec le numéral, mais demande un modifieur dénotant un aspect particulier du référent, cf. cet exemple de Camus :

1) De plus près, je distinguai une mince jeune femme [...] Entre les cheveux sombres et le col du manteau, on voyait seulement *une nuque fraîche et mouillée*, à laquelle je fus sensible (A. Camus, *La Chute*, cité dans Kęsik, 2010 : 266)

Le comportement de l'article indéfini ressemble sensiblement ici à celui qu'il manifeste avec les noms de propriété (cf. l'article de Georges Kleiber sur ce sujet, dans ce même volume).

Voici un autre exemple, où la valeur stylistique particulière de l'article indéfini (oscillation entre l'interprétation spécifique et non-spécifique) serait totalement perdue si l'on essayait de le remplacer par l'article défini ou l'adjectif possessif :

2) Un jour [...] ce [...] vieillard aperçut une petite fille ravissante [...]. Une feuille de gros papier [...] lui servait de coiffure. Dessous ce papier [...] était tordue et rattachée, par un peigne à peigner la queue des chevaux, *la plus belle chevelure blonde qu'ait jamais pu souhaiter une fille d'Ève. Les pieds, les jambes* [...] se recommandaient par une délicatesse [...]. *Le col et la poitrine* méritaient [...]. Le médecin, assez anatomiste pour deviner *une taille délicate*, comprit... (H. de Balzac, *La Rabouilleuse*, cité dans Kęsik, 2010 : 265)

Une taille délicate désigne évidemment la taille (spécifique) de la jeune fille. La présence d'une subordonnée consécutive avec *assez... pour* introduit néanmoins une nuance de potentialité, de disposition à deviner plutôt que d'acte de deviner, nuance propre à l'interprétation non-spécifique.

Dans son ouvrage de 2001, Georges Kleiber formule une réflexion très intéressante sur le *fonctionnement informationnel* des

anaphores associatives. Il dit, à propos de l'exemple canonique du vieux tilleul et de son tronc :

3) Il s'abrita sous un vieux tilleul. *Le tronc* était tout craquelé (Kleiber, 2001 : 9)

que l'anaphorique associatif *le tronc* introduit un nouveau référent, mais l'introduit sur le mode du connu, ce qui tient à l'introduction préalable du référent de l'antécédent *un vieux tilleul*. Il constate que, à la différence des anaphores coréférentielles, totalement thématiques :

les anaphores associatives sont hybrides, à la fois thématiques et rhématiques. Elles présentent une partie d'information ancienne (celle que leur fournit leur antécédent) et une partie d'information nouvelle (celle constituée par la nouvelle entité introduite), ce qui représente un mode de progression textuelle particulièrement intéressant, puisque la même expression assure à la fois la continuité et la nouveauté (Kleiber, 2001 : 13-14)

Une telle analyse devrait, selon moi, être nuancée en fonction du type de déterminant et du contexte prédicatif (ou type d'énoncé) dans lequel intervient l'anaphorique associatif. Pour le faire, je me servirai de la distinction de Maillard (1985 : 66) entre *énoncés thématiques*, « qui portent sur un thème préalable (le prédiquent) » et *énoncés thétiques* ou *positionnels*, « qui instituent un thème nouveau ». La deuxième proposition de l'exemple (3) est, d'après cette distinction, un énoncé thématique. *Le tronc* est certainement moins « donné » que son antécédent, sans être pour autant fortement rhématique : l'essentiel de la charge informationnelle est porté par le prédicat nominal *était tout craquelé*, qui introduit une information non dérivable du contexte. Les SN anaphoriques associatifs définis de (2) ressemblent à *Le tronc* : ils sont nettement moins rhématiques que leurs prédicats respectifs, cf. « Les pieds, les jambes *se recommandaient...* » ou « Le col et la poitrine *méritaient...* ». Un SN anaphorique associatif ne peut, en effet, devenir fortement rhématique que lorsqu'il figure dans un énoncé thétique, introduisant un référent nouveau. Le prédicat verbal ne sert pas dans ce cas à dénoter une propriété ou un aspect du référent de l'anaphorique, ceux-ci étant désignés par un modifieur intégré au SN. Le SN anaphorique associatif peut alors être indéfini (cf. *une taille*

délicieuse) ou comprendre un superlatif relatif (cf. *la plus belle chevelure blonde...*). Ce superlatif, habituellement classé avec les définis, est en réalité proche informationnellement de l'article indéfini, et le prédicat inversé de (2), malgré sa forme attributive, se laisse analyser comme opérateur de présence combiné avec un prédicat second (participe passé détaché). Ainsi, l'énoncé thétiq ue *Dessous ce papier était tordue et rattachée, par un peigne à peigner la queue des chevaux, la plus belle chevelure blonde qu'ait pu souhaiter une fille d'Eve* pourrait recevoir la paraphrase suivante :

4) *Dessous ce papier se trouvait, tordue et rattachée par un peigne à peigner la queue des chevaux, une éblouissante chevelure blonde, la plus belle qu'ait jamais pu souhaiter une fille d'Ève*

Cette valeur « indéfinie » du superlatif est tout à fait typique pour son fonctionnement dans des SN fortement rhématiques, en position de séquence d'impersonnel, par exemple :

5) S'il me restait *la moindre lueur de bon sens* ... (Kęsik, 1998 : 29)

« une lueur de bon sens, même la moindre »

6) ... s'il survient *la plus légère espérance*, elle fait naître l'amour et la cristallisation (Kęsik, 1998 : 29)

« une espérance, même la plus légère »

Les SN séquence de (5) et (6) n'ont pas, bien sûr, de valeur cataphorique.

Vers la cataphore associative

La notion de cataphore associative est utilisée par Georges Kleiber comme une commodité terminologique, le moyen de décrire « l'ordre inverse » (partie-tout), de l'exemple suivant :

7) *La préface était alléchante. Albert acheta le livre* (Kleiber, 2001 : 190)

De telles suites « continuent en fait de suivre le sens anaphorique *tout / partie* et si l'on veut marquer la différence d'ordre linéaire, on peut parler ici de *cataphore associative* » (Kleiber, 2001 : 191). C'est dire que la cataphore associative est en réalité une anaphore associative inversée. Appliquée à (7), une telle hypothèse est soutenable, à condition qu'il y ait vraiment ici cataphore associative, qu'on puisse exclure l'existence de sources d'interprétation de *La préface* autres que *le livre* : dans le cas contraire, les deux SN seraient anaphoriques.

Georges Kleiber exclut aussi, sauf stratégies narratives particulières, l'occurrence d'un SN indéfini en position de source d'un SN cataphorique associatif, de (8) :

8) ? *Les pneus étaient trop lisses. Une voiture a dérapé* (Kleiber, 2001 : 194)

Une telle restriction me semble quand même trop forte, réservée à des relations transphrastiques. A l'intérieur de la phrase, lorsque le SN cataphorique fait partie d'une construction absolue « inversée », le subséquent indéfini est parfaitement possible. J'en ai donné un exemple déjà dans mon livre sur la cataphore :

9) *La tête levée vers le ciel, une jeune fille contemplait le vol des cigognes* (Kęsik, 1989 : 39)

Mon intuition a été confirmée un peu plus tard par des exemples attestés :

10) *Tête nue, la veste arrachée, un zouave, un bel homme à barbe noire, faisait une besogne effroyable* (Combettes, 1998 : 124)

Fait intéressant, la première construction absolue de (10) comprend un N à article zéro, non prévu par Kleiber, et assez fréquent dans certaines constructions, par exemple dans les titres des tableaux et d'autres objets d'art.

De même que dans le cas des SN anaphoriques associatifs, on trouve des SN subséquents avec superlatif relatif à valeur d'article indéfini, cf. (11) :

11) *Il aperçut, allongé dans l'eau, les bras flottants et les seins frôlant la surface de leurs fleurs, le plus joli corps de femme que....* (Combettes, 1998 : 97)

En effet, une paraphrase comparable à (4) est parfaitement possible :

11') *Il aperçut, allongé dans l'eau, les bras flottants et les seins frôlant la surface de leurs fleurs, un admirable corps de femme, le plus joli que ...*

C'est que la charge informationnelle des deux SN avec superlatifs est presque semblable.

Trop tôt pour conclure

Ma coopération et amitié avec Georges Kleiber date de plus de trente ans. Comme toutes les relations humaines, elle a évolué, traversé différentes étapes. Aux moments (bien plus nombreux) d'entente parfaite, succédaient de temps en temps des divergences

d'opinion et des polémiques, toujours amicales. En témoigne par exemple la contribution de Georges Kleiber à l'ouvrage collectif *Expression indexicale* (2011), où il fait le tour de nos « disputes » sur les charmes anaphoriques du corps féminin. Cette coopération, il serait difficile d'en dresser un bilan systématique et exhaustif, parce qu'elle est, je le crois fermement, encore loin de sa fin. De nouvelles perspectives d'échanges s'ouvrent à présent, notamment en linguistique des odeurs. Nos tempéraments intellectuels, quoique assez différents, s'accordent parfaitement avec notre passion commune : la soif des connaissances nouvelles, l'amour de la vérité à découvrir...

Au lieu de conclure véritablement, je dirai donc, « anaphoriquement », que notre coopération et notre amitié ont eu un passé riche et glorieux. Je tiens à dire aussi, « cataphoriquement », qu'elle me semble promise encore à un bel avenir !

Références bibliographiques

- Bally, Ch., 1950, *Linguistique générale et linguistique française*, 3^e éd., Berne : Francke.
- Bühler, K., 1934, *Sprachtheorie*, Jena : Fischer.
- Combettes, B., 1983, *Pour une grammaire textuelle. La progression thématique*, Paris-Gembloux : Duculot.
- Combettes, B., 1998, *Les constructions détachées en français*, Gap : Ophrys.
- Fraser, T., Joly, A., 1979-1980, « Le système de la deixis. Esquisse d'une théorie d'expression en anglais », *Modèles linguistiques*, t.1, 97-157 ; t. 2, 22-51.
- Halliday, M. A. K., Hasan, R., 1976, *Cohesion in English*, Londres : Longman.
- Keşik, M., 1989, *La cataphore*, Paris : P.U.F.
- Keşik, M., 1998, *Variations sur le thème de l'impersonnel*, Lublin : Wydawnictwo UMCS.
- Keşik, M., 2010, « Vers la notion de cataphore associative », in Górnikiewicz, J., Grzmil-Tylutki, H., Piechnik, I., (éd.), *En quête de sens. Etudes dédiées à Marcela Świątkowska*, Kraków: Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, 261-269.
- Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris : Klincksieck.
- Kleiber, G., 1986, « Déictiques, embrayeurs, etc., comment les définir ? », *L'Information Grammaticale*, 30, 3-22.

- Kleiber, G., 1987, « Mais à quoi sert donc le mot *chose* ? », *Langue française*, 73, 109-128.
- Kleiber, G., 2001, *L'anaphore associative*, Paris : PUF.
- Kleiber, G., 2011, « L'anaphore est toujours un écho », in Brzozowska-Zburzyńska, B. & Posturzyńska-Bosko, M., (éd.), *Expression indexicale*, Lublin : Wydawnictwo UMCS, 41-50.
- Lerat, P., 1990, « Compte-rendu de Kęsik, M., 1989, *La cataphore*, Paris : PUF, 159 p. », *Le français moderne*, 1-2 : 112-114.
- Lyons, J., 1980, *Sémantique linguistique*, Paris : Larousse.
- Maillard, M., 1974, « Typologie des substituts diaphoriques », *Langue française*, 21, 55-71.
- Maillard, M., 1985, « L'impersonnel français de *il* à *ça* », in Chocheyras, J. (éd.), *Autour de l'impersonnel*, Grenoble : Ellug, 63-118.
- Maillard, M., 1987, *Comment ça fonctionne*, Thèse d'Etat, Université de Paris X-Nanterre.